

III. Mutations et émancipation

En 1838, Alexandre Dumas de passage à Lyon, explique dans la *Revue du Lyonnais* : «(Lyon) est une immense manufacture qui absorbe à son profit toutes les facultés de ses enfants... si (un enfant) naît peintre, au lieu de lui laisser jalouser la renommée d'un Raphaël ou d'un Rubens, on enchaîne son crayon dans les contours d'une broderie ».

Dans cette citation, Alexandre Dumas critique la forte emprise de l'industrie textile de Lyon et son influence sur la formation artistique de ses habitants. Il met en opposition l'art libre et noble (prétendument incarné par Raphaël et Rubens) avec le dessin contraint par l'industrie textile, où les talents artistiques des Lyonnais sont enfermés dans des usages industriels, en particulier dans la création de motifs pour les broderies et les étoffes destinées à la soierie.

Dominée par la production textile, Lyon briderait la vocation artistique de ses dessinandiers, en les réduisant à un rôle d'exécutants appliqués au service d'une industrie plutôt que de les laisser développer un art libre et expressif. En tant qu'homme de lettres, Dumas réalise ici une critique de ce système où l'art est instrumentalisé par des impératifs économiques, au détriment de la création pure et du génie individuel.

Partant de ce constat, les artistes vont peu à peu émettre le souhait de s'affranchir de la Fabrique pour s'orienter vers la peinture de chevalet afin d'exposer au sein des différents Salons et espérer des commandes. Leur carrière dépend alors majoritairement de commandes privées et publiques. Les différents régimes politiques successifs jouent également un rôle déterminant dans le succès d'une carrière.

En février 1848, le roi des français Louis-Philippe abdique et laisse place à la seconde République. Inquiets des différentes manifestations, plusieurs peintres lyonnais quittent la Ville de Lyon pendant un temps. C'est le cas de Simon Saint-Jean qui se réfugie à la campagne. D'autres peintres montrent leur sympathie pour le nouveau régime républicain comme Marc Laurent Bruyas qui peint des fleurs républicaines entourant une effigie de Marianne.

Les élèves de Thierriat

Marc Laurent BRUYAS (Lyon, 1821 – id.,1896)
Fleurs républicaines, 1848
 Huile sur toile, 62 x 50 cm
 Tomaselli Collection

En 1848, Marc Laurent Bruyas peint des fleurs républicaines entourant une effigie de Marianne au bonnet phrygien afin de célébrer la révolution ayant conduit à la seconde république. Nous pouvons voir ici de belles représentations de marguerites, de roses, de tulipes, de lilas, de bleuets, de pensées sauvages, de rhododendrons, ainsi que des knauties des champs. Tout au long de sa carrière, il se plaît à introduire dans son art des mises en scène baroques, révolutionnaires mais aussi théâtrales ce qui est assez inhabituel chez les peintres de Fleurs.



À partir des années 1850, on reproche à la classe de la Fleur de ne plus être en adéquation avec la réalité économique de la Fabrique de soierie. Les élèves négligent la pratique de la mise en carte qui est pourtant fondamentale pour l'adaptation du motif au contexte de production.

Trop absorbés par la composition de leurs œuvres, les élèves ne se préoccupent plus de la possibilité matérielle de transporter leurs idées sur l'étoffe finale. En effet, ceux-ci adoptent une trop grande variété de tons et négligent la part importante de l'art du dessinateur qui est de faire beaucoup d'effet avec peu de frais.¹³

Simon Saint-Jean est le premier à s'affranchir véritablement de la Fabrique lyonnaise et à percer à Paris avant d'exposer au sein de l'Exposition Universelle de Londres en 1851. À sa suite, plusieurs artistes de sa génération comme Jean-Baptiste Gallet, Apollinaire Sicard, Jacques-Joseph Baile, Pierre Étienne Rémillieux et surtout Joanny Maisiat ne seront dessinateurs de fabrique qu'épisodiquement.

Simon SAINT-JEAN (Millery, 1808 – Écully, 1860)

Simon Saint-Jean est d'abord élève de Berjon avant d'être celui de Thierriat. À partir des années 1830, Saint-Jean expose régulièrement à Lyon et à Paris, notamment aux Salons où il est rapidement reconnu pour la délicatesse et la finesse de ses œuvres. Il se distingue par ses compositions raffinées où les fleurs, les fruits et les objets décoratifs sont disposés avec un sens esthétique remarquable.

Celui-ci remporte les premiers prix dans les concours de fleurs et une médaille d'or en 1826. Son célèbre tableau *La jardinière* qui orne les cimaises du Musée des Beaux-Arts de Lyon aurait été réalisé à quatre mains avec l'aide de sa femme, Caroline Belmont, que Simon Saint-Jean aimait passionnément.

Le tableau *Guirlande de fleurs suspendue autour d'une niche gothique de la Sainte-Vierge* lui assure la reconnaissance du public. Dès lors, Simon Saint-Jean excelle à mêler ses portraits de fleurs d'éléments eucharistiques ou symbolistes. Par son talent Simon Saint-Jean devient le premier des peintres de fleurs à s'affranchir du dessin de Fabrique et à s'illustrer pleinement dans la peinture de chevalet.

Il devient alors un peintre recherché, à la fois pour les commandes privées et pour les grandes expositions officielles. Ses œuvres séduisent une clientèle prestigieuse, dont l'aristocratie et la haute bourgeoisie, friandes de ces peintures décoratives élégantes et sophistiquées.



Simon SAINT-JEAN (Millery, 1808 – Écully, 1860)

Petit bouquet de fleurs, 1870

Huile sur toile, 34 × 26 cm

Tomaselli Collection

Cette nature morte est un parfait exemple du talent de Simon Saint-Jean. On y voit un bouquet de fleurs disposé dans un petit vase en terre cuite, posé sur une table recouverte de marbre. Le bouquet est composé de plusieurs variétés de fleurs soigneusement agencées : une belle pivoine qui attire immédiatement le regard, des jacinthes des bois et de la bruyère carnée.

L'arrière-plan est sombre, ce qui met en valeur l'éclat des fleurs et crée un effet de clair-obscur, une caractéristique typique de Saint-Jean et inspirée des maîtres flamands du XVII^e siècle et d'Antoine Berjon.

¹³ Marie-Claude Chaudonneret. *L'enseignement artistique à Lyon. Au service de la Fabrique ? Le temps de la peinture. Lyon 1800-1914*, Fage éditions, Lyon, pp.29-35, 2007.

Simon SAINT-JEAN (Millery, 1808 – Écully, 1860)

Colonne brisée entourée de fleurs

Huile sur papier collé sur panneau, 25 × 20 cm

Collection Maxime Dehan

Simon Saint-Jean représente une colonne brisée entourée de roses en hommage à un enfant décédé dont l'âge "16 ans" est gravé sur la pierre. Une croix en bois visible au loin renforce d'ailleurs la connotation funéraire du tableau.

Au-delà de l'étude botanique, notre œuvre constitue une véritable méditation sur la mort et la nature. La présence de fleurs tombées au sol évoque le caractère éphémère de la vie. La colonne brisée, partiellement effacée par le temps et recouverte de végétation, symbolise l'oubli mais aussi la persistance du cycle naturel face à la disparition humaine. En cela, notre œuvre s'inscrit dans la tradition romantique du XIX^e siècle qui cherche à exprimer les émotions à travers des éléments naturels.

La date de réalisation située aux alentours de 1850 est fortement étayée et correspond aux années où Simon Saint-Jean voit son épouse Caroline Saint-Jean (née Belmont) diminuée avec le temps. Atteinte de tuberculose depuis 1846, elle finira par s'éteindre en janvier 1855 laissant Simon Saint-Jean inconsolable.

Le peintre s'est intéressé très tôt à la représentation de "tombeaux picturaux", notamment grâce à son maître François Lepage dont le tableau intitulé "*Un bouquet et une croix sur une tombe*" (exposé aux Salons de 1822, à Lyon et à Paris) nous renvoie aux mêmes thèmes de la vanité et de l'hommage mortuaire.

De Saint-Jean, nous retrouvons des œuvres similaires à notre composition dès les années 1840. Plusieurs versions, peintes ou dessinées, portent l'inscription "16 ans" ou bien l'inscription "Caroline Saint-Jean". L'artiste a réalisé ces versions pour plusieurs commanditaires différents dont une pour le collectionneur hollandais Jacobson (de Rotterdam).¹⁴



Pierre Étienne RÉMILLIEUX (Vienne, 1811 – Lyon, 1856)

Pierre Étienne Rémillieux fait ses études à l'École des Beaux-Arts de Lyon qu'il intègre à partir de 1828 et se spécialise dans l'art de la fleur grâce à son maître Thierriat dès 1831. Comme dans ses aquarelles, Rémillieux fait preuve d'une grande précision botanique. L'extrême finition de ses tableaux le classe parmi les meilleurs peintres de fleurs de cette période. Aujourd'hui, nous ne connaissons qu'une trentaine d'œuvres de l'artiste mort à l'âge de quarante-cinq ans dont *Fleurs dans un vase de bronze, pêche, noix sur une tablette*.

Pierre Étienne RÉMILLIEUX (Vienne, 1811 – Lyon, 1856)

Fleurs dans un vase de bronze, pêche, noix sur une tablette

Huile sur toile, 46,5 × 35 cm, s.d.1848 b.d.

Lyon, Collection P. Steffan

Réalisée en 1848, cette somptueuse nature morte de Pierre Étienne Rémillieux témoigne d'une maîtrise technique remarquable.

Sur une tablette de pierre, un vase en bronze sculpté accueille un bouquet foisonnant de fleurs aux couleurs éclatantes. Au premier plan, une pêche à la peau veloutée, une noix entrouverte et une petite coccinelle viennent compléter l'ensemble, introduisant une diversité de textures et une richesse sensorielle propre aux grandes natures mortes du XIX^e siècle. Parmi les fleurs de cette composition, nous retrouvons des fleurs des différentes familles : des primevères auriculées, quelques roses, des œillets, des fleurs de jacinthe, de pavot, des pervenches, une reine-marguerite, des amarantes queue de renard ainsi que des coréopsis des teinturiers.

Un fond sombre et feutré met en relief les éléments de la composition et crée une impression de profondeur et d'intimité. Les reflets sur le bronze, la douceur de la pêche et la brillance des feuilles sont autant de détails qui révèlent l'excellence du rendu des matières.



¹⁴ Ce commentaire a été rédigé avec l'aide précieuse et la documentation constituée par le collectionneur M. Maxime Dehan.

Jean-Baptiste GALLET (Lyon, 1820 – Saint-Genis-Laval, 1848)

Jean-Baptiste Gallet possède une manière originale dans sa façon de composer et de disposer ses bouquets. Ces études de fleurs présentent souvent des fonds bruns et uniformes propres à faire ressortir de petites fleurs d'un ton clair.

La tuberculose qui cause sa mort prématurée à l'âge de vingt-huit ans l'empêche de pratiquer la peinture et il doit se rabattre sur la technique du dessin ou de l'aquarelle. Aujourd'hui nous pouvons compter seulement une vingtaine de peintures du peintre qui soient parvenues jusqu'à nos jours.



Jean-Baptiste GALLET (Lyon, 1820 – Saint-Genis-Laval, 1848)

Branche d'amandier et pieds d'alouettes, avec un vol d'abeille

Huile sur toile, 42 × 32 cm

Tomaselli Collection

Nous pouvons voir ici une branche d'amandier durant la période de floraison printanière parée de son écorce où sont encore visibles les lichens. Jean-Baptiste Gallet y a mêlé des pieds d'alouettes bleues, une branche de tubéreuses blanches et de la marjolaine.

Une abeille, en bas à droite, apporte quant à elle une sensation de mouvement et suggère l'interaction entre la nature et la faune.

Jacques Joseph BAILE (Lyon, 1819 – id., 1856)

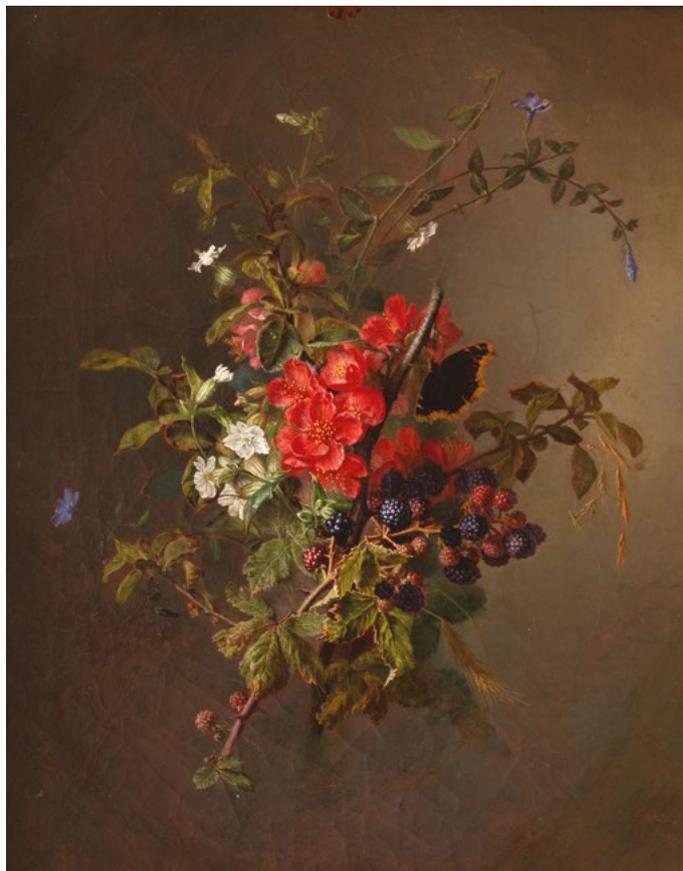
Nous avons la chance de présenter au sein de cette exposition une œuvre de Jacques-Joseph Baile, décorateur en soierie et peintre de fleurs et de fruits. Il obtient en 1839, à la fin de ses études, la médaille d'or pour le premier prix de la classe de la Fleur. Il travaille un an à Lyon, chez Granger et Schulz, puis part à Paris où il dessine pour différents ateliers, dont celui de Ladevèze. Mort lui aussi très jeune, à trente-sept ans, il laisse derrière lui seulement une quinzaine de tableaux de fleurs et nous avons la chance d'exposer une de ses œuvres au sein de notre exposition grâce à un généreux prêt.

Jacques-Joseph BAILE (Lyon, 1819 – id., 1856)
Branche de mûrier et fleurs diverses sur un fond gris
 Huile sur toile, 54 × 42 cm
 Collection particulière

Cette nature morte présente une profusion végétale autour d'une branche de ronces comportant des fleurs et des mûres. Pour obtenir cet effet de bouquet en lévitation, Jacques-Joseph Baile a certainement eu recours à un système de fils et d'accroches.

Parmi les fleurs principales nous retrouvons des fleurs rouges issues du cognassier du Japon dont la teinte vermillon attire immédiatement le regard. Des fleurs de taille plus petites, probablement des compagnons blancs équilibrent la composition par le rendu délicat des pétales. Nous retrouvons quelques teintes bleutées ici et là dans le tableau avec différentes représentations de pervenches. Les mûres sont représentées à différents stades de maturation, du rouge au noir profond, avec une texture d'un réalisme saisissant. Des feuilles et épis de blé tout en nuances de vert et de brun viennent également ancrer notre bouquet dans une période estivale. La présence d'un papillon - Morio (*Nymphalis antiopa*) - posé sur une branche, symbole de l'âme, vient rappeler la brièveté de la vie.

Du point de vue symbolique, les mûres juteuses, prêtes à être cueillies, suggèrent une invitation à la dégustation et au plaisir des sens tandis que la diversité des stades de floraison et de maturation des fruits rappelle la fugacité de la vie et le passage des saisons. Par analogie, nous pouvons rapprocher la symbolique de ce tableau de la célèbre expression latine "*Carpe Diem*", tirée d'un poème d'Horace (*Odes*, I, 11) et qui signifie "cueille le jour".



Jean-Pierre LAÏS (Saint-Barthélemy-Lestra, 1825 – Écully, 1887)

Jeune paysan du petit village Saint-Barthélemy-Lestra, Jean-Pierre Laÿs, enfant, suit quelques temps les cours de l'école où il montre un réel talent de dessinateur. Fasciné par les dons du jeune enfant, le curé de sa paroisse écrit une lettre au peintre de fleur Simon Saint-Jean afin de le recommander auprès du maître en tant qu'élève. Après un premier refus, Simon Saint-Jean accepte de prendre Laÿs en tant que "valet" le 20 mai 1841. L'enfant restera près de dix ans au service de Saint-Jean :

« Je vous ai fait pressentir, Monsieur, à votre dernier voyage à Lyon, qu'il pourrait se présenter telles circonstances où votre fils me serait utile. Ce que j'avais prévu vient de se réaliser. Je retire de nourrice ma petite fille et la présence de cette enfant à la maison va donner à la vieille Marthe un surcroît de besogne auquel elle ne pourra suffire. Votre fils veut-il servir chez moi ?

Il aidera Marthe pour le gros ouvrage de l'appartement et de l'atelier; ira pour elle aux provisions et pour moi chercher des fleurs; s'occupera des fournitures de mes élèves et broiera mes couleurs. Il aura chez moi le vivre et le couvert, mais pas de gages. En revanche, il pourra donner au dessin tous ses loisirs que je prolongerai le plus possible et je m'occuperai de son avenir avec une sollicitude sincère. Ces avantages, si minces qu'ils soient, ont leur prix et je verrais avec peine celui auquel je les aurais accordés me quitter au

*bout de peu de temps pour aller chez un confrère. Votre fils voudra bien s'engager moralement à rester à mon service pendant un certain nombre d'années».*¹⁵

Les années d'apprentissage sont difficiles. Jusqu'en 1849, Simon Saint-Jean ne laisse que très peu de moments à Laÿs pour s'exercer. Celui-ci n'a pas le droit de se former à la peinture à l'huile ni même de prendre part aux cours de peinture que Saint-Jean donne à ses élèves au sein de son atelier particulier. Pour se former, Jean Pierre Laÿs s'affaire à reproduire des dessins de son maître en se consacrant à la technique de l'aquarelle. L'ouvrage d'Aimé Vingtrinier nous apprend que le jeune Laÿs progresse même de manière fulgurante en seulement quelques mois de l'année 1848 lorsqu'il profite des absences de Simon Saint-Jean pour copier ses œuvres à l'aquarelle et à l'huile.

Dès 1851, deux de ses œuvres sont exposées à l'exposition universelle de Londres, dont une est achetée par la reine d'Angleterre, Victoria. L'année suivante, ses dix années de service révolues auprès de Saint-Jean, Jean-Pierre Laÿs le quitte et peut enfin s'adonner à la peinture à l'huile. Après la mort de Simon Saint-Jean en 1860, il reprend à son compte les allégories religieuses dans des œuvres où la tradition de la Fleur s'allie au mysticisme.

Le parcours de Laÿs, marqué par une ascension sociale remarquable, témoigne de son don et de sa persévérance. Il reste l'un des rares peintres talentueux de son époque à ne pas avoir été formé au sein de l'École des Beaux-Arts de Lyon.¹⁶



Jean-Pierre LAÿS

(Saint-Barthélemy-Lestra, 1825 – Écully, 1887)

Jetée de roses et pavots sur un entablement

Huile sur toile, 87 × 67 cm

Tomaselli Collection

Dans *Jetée de roses et pavots sur un banc de pierre*, Jean-Pierre Laÿs met en scène un abondant bouquet de fleurs reposant sur une pierre dont la surface rustique dénote par rapport à la délicatesse des pétales.

Les roses et pivoines aux tons clairs contrastent avec les rouges profonds et éclatants des pavots, fleurs souvent associées au sommeil et à l'oubli. Des petites fleurs blanches tombantes, qui pourraient être des campanules encadrent la composition et accentuent l'effet de chute du bouquet.

Quelques fleurs de liserons blancs des bois, reconnaissables à leurs pétales en entonnoir et à leur tige volubile, s'épanouissent aussi en bas à droite de la toile. Nous trouvons également un zinnia orange. Les verts sombres des feuillages et la

mousse des plantes participent à l'atmosphère mystérieuse de la scène. De la même manière, des tiges de lierre, s'accrochant au mur et symbolisant l'attachement sont visibles à l'arrière-plan.

Le banc en pierre vieillie évoque quant à lui une période ancienne ou passée. Le fond sombre, les fleurs à demi fanées introduisent également un sous-texte mélancolique qui n'est pas rare dans l'œuvre de Laÿs.

¹⁵ Aimé Vingtrinier, *Lays, peintre de fleurs*, Lyon, H. Georg, 1889, 81 p.,

¹⁶ Jacques Beaufret, *Dictionnaire des artistes foréziens du XIX^e siècle*, Saint-Étienne, Ceysson, 2015, 231 p.

Jean-Marie REIGNIER (Lyon, 1815 – id., 1886)

Issu d'un milieu social modeste (son père, Pierre-Elisabeth Reignier est cafetier à Lyon), Jean-Marie Reignier entre à l'École des Beaux-Arts de Lyon afin d'acquérir les compétences de dessinateur de Fabrique puis s'emploie à vivre de sa peinture de chevalet, vocation née lors de sa formation dans l'atelier de Berjon. Rapidement il obtient une reconnaissance officielle en étant récompensé par la grande médaille d'honneur au Salon de Lyon en 1864, et d'une mention honorable à l'Exposition Universelle de 1855.

Dès 1845, Reignier ouvre son propre atelier où les élèves s'y pressent si nombreux que le peintre est obligé de l'ouvrir dès cinq heures du matin. Il remplace par la suite Augustin Alexandre Thierriat au poste de professeur de fleur de l'École des Beaux-Arts de Lyon de 1852 à 1885.

Il conçoit aussi des compositions de végétaux parmi d'autres objets, afin d'en faire des scènes allégoriques ou encore des dédicaces aux personnages célèbres. Nous exposons d'ailleurs un hommage de Reignier à la Duchesse de Nemours représentée en déesse Flore.

Jean-Marie REIGNIER (Lyon, 1815 – id., 1886)
Hommage à la déesse Flore sur piédestal, 1843
 inscr. "offert à S.A.R. la duchesse de Nemours par son dévoué serviteur Reignier Jm en MDCCCXLIII",
 Huile sur toile, 32 × 20,5 cm
 Collection M. R.

Cette œuvre datée de 1843 intitulée *Hommage à la déesse Flore sur un piédestal* est un présent de l'artiste Jean-Marie Reignier à la duchesse de Nemours, Victoire de Saxe-Cobourg-Kohary, réalisé à l'occasion lors de son passage à Lyon la même année.

En effet, en septembre 1843, le duc de Nemours, Louis-Charles d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe, accompagné de son épouse, la duchesse de Nemours, effectue une visite à Lyon principalement motivée par une inspection du camp militaire établi près de la ville.

L'œuvre met en scène un piédestal orné d'une statue de la déesse Flore, divinité romaine associée au renouveau de la nature et à la fertilité, au cœur d'une composition florale et fruitière particulièrement riche évoquant la prospérité et l'abondance.

Au sein de cette composition nous distinguons des roses, des tournesols, des marguerites, des pivoines et des tulipes, peints avec une grande attention aux détails botaniques et aux jeux de lumière. Nous trouvons aussi différents fruits comme des grappes de raisins, pêches, melons et grenade, renforçant l'idée de prospérité, d'abondance et de célébration.

L'offrande florale et la dédicace gravée sur le piédestal témoignent de la volonté de l'artiste de rendre hommage à la duchesse tout en inscrivant son nom dans une tradition artistique prestigieuse.

Pour l'occasion de cette visite de nombreux artistes lyonnais ont offert des présents à la Duchesse comme un album constitué de différentes œuvres. L'artiste Thierriat avait quant à lui offert à la duchesse de Nemours un *Bouquet de pensées et de roses mousseuses liées avec un ruban rose*. Cette visite a renforcé les liens entre la famille royale et la ville de Lyon, mettant en évidence l'importance stratégique et militaire de la région.

